Introduction à 1 Jean

À la fin du Ier siècle, le monde gréco-romain était dans un état d'effervescence culturelle, philosophique et religieuse. À l'époque, le syncrétisme et l'inclusivisme religieux étaient monnaie courante, comme Donald W. Burdick le fait remarquer :

> Mise à part la sphère judéo-chrétienne, le monde était inclusiviste sur le plan religieux. Il y avait toujours de la place pour une nouvelle religion, dans la mesure, bien entendu, où elle n'était pas de nature exclusive. Toutefois, le syncrétisme ne s'exprimait pas simplement par la tolérance envers d'autres genres de foi. Son expression caractéristique se manifestait selon une combinaison d'idées et de croyances variées, issues de diverses sources et destinées à former des religions nouvelles ou aberrantes. C'était l'époque du boom des religions à mystère, l'époque de l'occulte, l'époque de la prolifération de sectes gnostiques (*The Letters of John the Apostle* [Chicago : Moody, 1985], p. 4).

Nulle part ailleurs ce phénomène n'était aussi manifeste que dans la province romaine de l'Asie, située dans la partie ouest de l'Asie Mineure, à savoir la Turquie moderne. Cette région formait entre les continents européen et asiatique un pont terrestre balayé par des marées d'invasion et de migration. Il en résultait un mélange d'idéologies, de philosophies et de religions. Le culte de l'empereur y était très répandu. Dans cette région, on rendait également un culte à une myriade de faux dieux, y compris Asclépios, Athéna, Zeus, Dionysos (Bacchus), Cybèle, Apollon, et Artémis, dont le temple magnifique à Éphèse comptait parmi les Sept Merveilles du monde de l'Antiquité.

Au milieu des ténèbres du paganisme et de la superstition, l'Église chrétienne était un flambeau d'espoir qui faisait briller la lumière de la vérité (voir Mt 5.14 ; Ph 2.15). Cependant, l'Église d'Asie n'existait pas en vase clos. L'abondance d'idéologies qui se faisaient concurrence la menaçait inévitablement – tant de l'extérieur, par les fausses religions, que de l'intérieur, par les faux enseignants (« loups cruels » et « loups ravisseurs » ; Ac 20.29 ; Mt 7.15) et leurs disciples (« faux frères » ; voir 2 Co 11.26 ; Ga 2.4) qui infiltraient les Églises. Les pressions avaient déjà commencé à nuire aux Églises d'Asie. Certaines s'étaient divisées, lorsque leurs faux enseignants et leurs disciples les avaient quittées (1 Jn 2.19). Seules deux des sept Églises de la région dont il est fait mention dans Apocalypse 2 et 3 ont reçu l'approbation du Seigneur (Smyrne et Philadelphie) ; les cinq autres se sont fait reprocher leur amour du monde et leur tolérance de la fausse doctrine (Éphèse, Pergame, Thyatire, Sardes et Laodicée).

C'était dans ce lieu stratégique, où le combat « contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes » (Ép 6.12) faisait le plus rage, qu'œuvrait Jean, le dernier apôtre à mourir. Il était venu en Asie plusieurs années plus tôt et s'était établi à Éphèse, la capitale de la province (voir « La date et le lieu de rédaction de l'épître » plus loin). Bien qu'ici il soit devenu vieux (fort probablement dans les quatre-vingt ans), son âge avancé n'a rien changé au grand zèle avec lequel Jean énonce la vérité. Reconnaissant les dangers qui menacent les congrégations dont il a la charge, l'apôtre

s'est armé de sa plume pour défendre « la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes » (Jud 3).

À notre époque inclusiviste du sécularisme, du relativisme post-moderne, des sectes du Nouvel Âge et des religions militantes du monde, les mises en garde et les paroles rassurantes de l'apôtre arrivent à point et sont pertinentes. Comme toujours, l'Église en fait fi à ses risques et périls.

L'auteur de 1 Jean

La première épître de Jean et celle aux Hébreux sont les deux seules épîtres néotestamentaires qui ne révèlent pas l'identité de leurs auteurs. Toutefois, depuis le Ier siècle jusqu'à la montée du criticisme supérieur destructeur, à la fin du XVIIIe siècle, l'Église a continuellement attribué la paternité de 1 Jean à l'apôtre Jean. On trouve des allusions possibles ou claires à 1 Jean dans des œuvres de la fin du premier siècle et du début du deuxième siècle comme *Première et deuxième épître aux Corinthiens* de Clément de Rome, la *Didache*, *Épître de Barnabé*, *Le Berger d'Hermes*, *Épître à Diognète*, *Apologies* et *Dialogue avec Tryphon* de Justin le martyr, *Épître aux Philippiens* de Polycarpe, ainsi que les écrits de Papias, contemporain de Polycarpe. Irénée fut cependant, dans les dernières décennies du IIe siècle, le premier auteur à citer directement 1 Jean et à en attribuer la paternité à l'apôtre Jean. Son témoignage est particulièrement significatif, étant donné qu'il était le disciple de Polycarpe, qui était lui-même le disciple de l'apôtre Jean. Clément d'Alexandrie et Tertullien, deux contemporains d'Irénée, ont également attribué la paternité de l'épître à l'apôtre Jean, comme le font tous les livres néotestamentaires du IIe siècle formant le canon muratorien. Au IIIe siècle, Origène, Denys d'Alexandrie et Cyprien de Carthage ont également reconnu l'apôtre Jean comme l'auteur de l'épître. Pour résumer la preuve apportée par l'Église primitive, Eusèbe, historien ecclésiastique du IVe siècle, a écrit : « Pour ce qui est des écrits de Jean, en dehors de l'Évangile, la première de ses épîtres est aussi reconnue par nos contemporains et par les anciens comme hors de toute contestation [...]. » (*Histoire ecclésiastique*, III.XXIV.17).

Bien que Jean ne s'identifie pas lui-même dans 1 Jean (comme dans le cas de l'Évangile selon Jean), la preuve interne étaye fortement le témoignage de l'Église primitive en faveur de sa paternité épistolaire.

D'abord, il y a des similarités frappantes entre l'épître à l'étude et l'Évangile selon Jean. Les deux œuvres présentent une série de contrastes marqués, sans troisième élément (par exemple : lumière et ténèbres ; vie et mort ; amour et haine ; vérité et mensonges ; amour du Père et amour du monde ; enfants de Dieu et enfants du diable ; être dans le monde, mais pas du monde ; connaître Dieu ou ne pas connaître Dieu ; avoir la vie éternelle ou ne pas avoir la vie éternelle).

Leurs styles grammaticaux sont également très similaires, ce qui a poussé Nigel Turner à écrire : « Les considérations d'ordre stylistique en faveur de l'unité [de la parternité] sont effectivement frappantes » (J. H. Moulton, *A Grammar of New Testament Greek* ; vol. IV : *Style*, de Nigel Turner [Édimbourg : T. & T. Clark, 1976], p. 133).

Les deux livres ont également en commun beaucoup de mots et d'expressions, dont certains ne se trouvent nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament (pour en savoir plus sur de telles similarités, voir Robert Law, *The Tests of Life* [Édimbourg : T. & T. Clark, 1914], p. 341-345) ; et A. E. Brooke, *A Critical and Exegetical Commentary on the Johannine Epistles*, The International Critical Commentary [Édimbourg : T. & T. Clark, 1912], p. ii-ix). Certains critiques soulignent des différences entre 1 Jean et l'Évangile selon Jean, qu'ils affirment être la preuve d'une double paternité. Toutefois, ces différences sont contestables, inconséquentes ou explicables, selon les contextes différents dans lesquels les deux livres néotestamentaires ont été écrits. En dépit des différences, les vocabulaires de 1 Jean et de l'Évangile selon Jean présentent plus de similarités que l'Évangile selon Luc et le livre des Actes, Éphésiens et Colossiens, ou 1 Timothée et Tite, que l'on reconnaît être du même auteur (D. A. Carson, Douglas J. Moo et Leon Morris, *An Introduction to the New Testament* [Grand Rapids : Zondervan, 1992], p. 448-449).

Finalement, on retrouve les mêmes thèmes théologiques dans les deux œuvres, y compris l'incarnation (1 Jn 4.2 ; Jn 1.14) du Fils

de Dieu (1 Jn 5.5 ; Jn 20.31) éternel (1 Jn 1.1 ; Jn 1.1) et unique (1 Jn 4.9 ; Jn 3.16) ; la vérité selon laquelle Jésus-Christ est la source de la vie éternelle (1 Jn 5.11 ; Jn 6.35) et est la vie éternelle (1 Jn 5.20 ; Jn 11.25) ; que les croyants étaient autrefois les enfants du diable (1 Jn 3.8 ; Jn 8.44), qu'ils faisaient partie de son système mondial impie (1 Jn 4.5 ; Jn 15.19), qu'ils marchaient dans les ténèbres (1 Jn 1.6 ; Jn 12.35), et qu'ils étaient spirituellement aveugles (1 Jn 2.11 ; Jn 9.39-41) et morts (1 Jn 3.14 ; Jn 5.25) ; le fait qu'en raison de son amour pour les pécheurs perdus Dieu a envoyé son Fils donner sa vie à la place des croyants (1 Jn 3.16 ; Jn 10.11) afin d'expier leurs péchés (1 Jn 3.5 ; Jn 1.29), afin qu'ils puissent renaître (1 Jn 5.1 ; Jn 3.5-7) et recevoir la vie éternelle (1 Jn 5.11 ; Jn 3.15,16) par la foi en Jésus (1 Jn 5.13 ; Jn 3.16) ; et que par conséquent ils connaissent Dieu (1 Jn 5.20 ; Jn 17.3), qu'ils connaissent la vérité (1 Jn 2.21 ; Jn 8.32), qu'ils soient de la vérité (1 Jn 3.19 ; Jn 18.37), qu'ils obéissent à la vérité (1 Jn 2.5 ; Jn 8.51) et qu'ils sachent qu'ils sont enfants de Dieu (1 Jn 3.1,2 ; Jn 1.12).

L'auteur de 1 Jean déclare également avoir été le témoin oculaire des événements de la vie de Christ (voir l'exposé sur 1.1-4 dans le chapitre 1 du présent volume), par contraste avec les chrétiens de la seconde génération auxquels il s'adresse. Cela réduit considérablement le nombre d'auteurs possibles. Cela signifie que l'auteur devait faire partie des quelques rares personnes à avoir connu intimement Jésus durant sa vie terrestre (voir 1.1) et à être encore vivant plusieurs décennies plus tard lorsque la première épître de Jean a été écrite.

Certains critiques tentent de renverser cet argument en prétendant que l'emploi par l'auteur du prénom « nous » dans les versets d'introduction désignent l'Église dans l'ensemble. Cependant, faire appel à l'expérience commune de tous les croyants pourrait difficilement permettre d'authentifier le message de l'auteur. Par ailleurs, si le « nous » des versets 1 à 4 désigne l'Église dans son ensemble, qui sont les « vous » ? Ce point de vue donne lieu à une absurdité selon laquelle la chrétienté ferait allusion à elle-même. Il ne s'agit de rien de plus que d'une tentative infructueuse pour nier la vérité de La Palice selon laquelle l'auteur était un témoin oculaire. Ce témoin oculaire, c'était l'apôtre Jean.

L'auteur de l'épître à l'étude écrit également avec autorité :

> Rien de ce qu'il écrit ne laisse sentir des hésitations ou des excuses. Il n'hésite pas à traiter de menteurs, d'imposteurs ou d'antéchrists certaines classes de gens. Il fournit des tests selon lesquels tout le monde peut entrer dans l'une ou l'autre de deux catégories. Selon leur relation avec ses tests, ils ont ou non Dieu, ils connaissent ou non Dieu, ils sont nés ou non de Dieu, ils ont la vie ou sont morts, ils marchent dans les ténèbres ou dans la lumière, ils sont enfants de Dieu ou enfants du diable. Cette autorité dogmatique de l'auteur se voit particulièrement dans ses affirmations et ses commandements (John R. W. Stott, *The Epistles of John*, The Tyndale New Testament Commentaries [Grand Rapids : Eerdmans, 1964], p. 34).

Il s'attendait clairement à ce que ses lecteurs obéissent à ses commandements sans poser de questions. Seul un apôtre, que ceux à qui il s'adressait connaissaient et respectaient, pouvait avoir écrit une lettre avec une telle autorité sans décliner son identité.

Étant donné qu'il est clair que le même auteur a écrit l'Évangile selon Jean et 1 Jean, nous avons la preuve que l'apôtre Jean a écrit non seulement l'Évangile, mais encore l'épître. Il est possible de résumer brièvement cette preuve en cinq points qui convergent tous immanquablement vers la paternité johannique :

Premièrement, l'auteur de l'Évangile était Juif, comme sa connaissance des coutumes et des croyances juives l'indique.

Deuxièmement, il a vécu en Palestine, comme le démontre sa connaissance approfondie de la région.

Troisièmement, l'auteur a dû être le témoin oculaire de plusieurs des événements qu'il a rapportés, étant donné qu'il a donné de nombreux détails que seul un témoin oculaire aurait pu connaître.

Quatrièmement, l'auteur était un apôtre. Il connaissait intimement les pensées et les sentiments des douze.

Finalement, l'auteur était l'apôtre Jean, étant donné que son nom n'apparaît pas dans le quatrième Évangile. Aucun autre auteur n'aurait pu négliger de mentionner un apôtre aussi important. (Pour en savoir plus sur la preuve que l'apôtre Jean a écrit l'Évangile selon

Jean, voir *John 1-11*, The MacArthur New Testament Commentary [Chicago : Moody, 2006], p. 3-7.)

En dépit du témoignage unanime de l'Église primitive et de la preuve interne solide en faveur de la paternité johannique de cette épître, certains critiques de mauvaise foi insistent pour l'attribuer à quelqu'un d'autre. Le candidat habituel est le soi-disant Jean le presbytre. L'existence de cet obscur personnage repose entièrement sur une affirmation très controversée qu'Eusèbe a attribuée à Papias, qui, à l'instar de Polycarpe, a compté parmi les disciples de l'apôtre Jean. Eusèbe cite Papias en disant : « Si à l'époque tous ceux qui avaient été au service des anciens (presbytres) étaient venus, me suis-je renseigné dans les moindres détails selon leurs déclarations − ce qu'André et Pierre ont dit, ou ce qui a été dit par Philippe, ou par Thomas, ou par Jacques, ou par Jean, ou par Matthieu, ou par n'importe quel autre des disciples du Seigneur : ces choses qu'Aristion et le presbytre [ancien] Jean, disciples du Seigneur, disent » (traducion libre d'un extrait tiré du livre Exposition of the Oracles of the Lord, 1).

Il est cependant peu probable que Papias ait pensé à deux Jean différents. Il mentionne Jean de nouveau avec Aristion parce qu'ils étaient encore en vie (comme le temps présent du verbe « disent » l'indique). Il répète le mot « presbytre » avant de nommer Jean de nouveau afin de démontrer qu'il fait allusion au Jean qu'il avait antérieurement décrit comme étant l'un des anciens (presbytres). R. C. H. Lenski fait remarquer :

> En mentionnant Jean pour la deuxième fois, Papias prend soin de répéter le terme « *le presbytre* Jean », afin de prouver hors de tout doute qu'il pense au Jean dont le nom figure au nombre des sept qu'il vient d'appeler « les presbytres » ; car, si dans ce deuxième exemple il n'avait écrit que « Jean », le lecteur aurait pu croire qu'il s'agissait d'un Jean différent de celui dont le nom apparaît dans la liste des sept personnes appelées « les presbytres ». Papias veille à ce que nous évoquions le même homme lorsque « le presbytre Jean » est mentionné, à savoir l'un des sept presbytres qu'il vient de nommer (*The Interpretation of St. John's Revelation* [Minneapolis : Augsburg, 1943], p. 9 ; italiques pour souligner).

Il est improbable que deux hommes aussi importants prénommés Jean aient vécu à Éphèse à la même époque. Même si l'on pouvait prouver que « le presbytre Jean » a réellement existé, il n'y a strictement rien qui prouve qu'il a écrit les épîtres johanniques (ou quoi que ce soit d'autre). Le fait qu'il a exercé de l'autorité sur plusieurs Églises (voir 2 et 3 Jean) suggère également que l'auteur était un apôtre, puisque l'autorité des anciens se limitait à leur propre congrégation. Le point de vue selon lequel « le presbytre Jean » a écrit 1 Jean néglige également d'expliquer pourquoi Irénée, qui était un des disciples de l'apôtre Jean, a attribué cette paternité à l'apôtre.

Jean était le cadet des deux fils de Zébédée (puisque Jacques est presque toujours nommé en premier lorsque les deux noms apparaissent ensemble), pêcheur prospère de la mer de Galilée qui était propriétaire de sa propre barque et qui avait des ouvriers (Mc 1.20). Jean avait pour mère Salomé (voir Mc 15.40 et Mt 27.56), qui contribuait financièrement au ministère de Jésus (Mt 27.55,56) et qui était peut-être la sœur de Marie, mère de Jésus (Jn 19.25). Si c'est le cas, Jean et Jésus auraient été cousins.

Jean était disciple de Jean-Baptiste (voir Jn 1.35-40 ; bien que, fait caractéristique, Jean ne se soit pas nommé). Lorsque Jean-Baptiste a indiqué que Jésus était le Messie, Jean l'a immédiatement laissé pour suivre Jésus (Jn 1.37). Après être resté avec lui pendant un moment, Jean est retourné à la pêcherie de son père. Plus tard, il est devenu en permanence le disciple de Jésus (Mt 4.18-22) et a reçu le nom d'apôtre (Mt 10.2).

Conjointement avec Jacques et Pierre, Jean faisait partie du cercle intime des douze (voir Mt 17.1 ; Mc 5.37 ; 13.3 ; 14.33). Après l'Ascension, il est devenu l'un des chefs de l'Église de Jérusalem (Ac 1.13 ; 3.1-11 ; 4.13-21 ; 8.14 ; Ga 2.9). Selon la tradition, Jean aurait passé les dernières décennies de sa vie à Éphèse, à veiller sur les Églises de la région avoisinante (Clément d'Alexandrie, *Quel riche sera sauvé ?*), ainsi qu'à écrire son Évangile (vers 80-90) et ses trois épîtres (vers 90-95). Vers la fin de sa vie (selon Irénée [*Contre les hérésies*, III.3,4], Jean a vécu jusqu'à l'époque de l'empereur Trajan [vers 98-117] et s'est fait exiler sur l'île de Patmos. C'est là où il a reçu et a mis par écrit les visions décrites dans le livre de l'Apocalypse (vers 94-96).

En dépit de sa réputation d'« apôtre de l'amour », Jean avait un tempérament de feu. Jésus a donné à Jean et à Jacques le nom de « fils du tonnerre » (Mc 3.17), nom dont les deux frères se sont montrés dignes. Indignés par le fait qu'un village de Samarie avait refusé de recevoir Jésus et les disciples, et surestimant leur pouvoir apostolique, ils avaient demandé au Seigneur avec empressement : « Seigneur, veux-tu que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » (Lu 9.54.) Dans le seul incident que rapportent les Évangiles synoptiques selon lequel Jean a agi et parlé seul, il manifeste la même attitude, en disant à Jésus : « Maître, nous avons vu un homme qui chasse des démons en ton nom ; et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne nous suit pas » (Lu 9.49).

Bien qu'il se soit adouci avec le temps (je retrace le développement de son caractère spirituel dans mon livre intitulé *Twelve Ordinary Men* [Nashville : W Publishing Group, 2002]), Jean n'a jamais perdu sa passion pour la vérité. Deux esquisses de caractère datant de ses années passées à Éphèse le révèlent. Selon Polycarpe, « Jean, le disciple du Seigneur, étant allé aux bains à Éphèse, aperçut Cérinthe à l'intérieur ; il bondit alors hors des thermes sans s'être baigné, en s'écriant : «Sauvons-nous, de peur que les thermes ne s'écroulent, car à l'intérieur se trouve Cérinthe, l'ennemi de la vérité !» » (Irénée, *Contre les hérésies*, III.3.4). Clément d'Alexandrie relate la manière audacieuse dont Jean est entré dans le camp d'une bande de voleurs et a conduit son capitaine, qui avait déjà fait profession de foi en Christ, à la vraie repentance (voir *Quel riche sera sauvé ?*).

La date et le lieu de rédaction de l'épître

Bien que l'épître à l'étude ne contienne aucune indication historique quant au moment ou au lieu où elle a été écritre, Jean l'a fort probablement composée à Éphèse vers la fin du I^er^ siècle. Tel que mentionné précédemment, le témoignage de l'Église primitive indique que Jean se trouvait dans cette ville à cette époque-là. Le fait que l'apôtre appelle à maintes reprises ses lecteurs « petits enfants » (2.1,12,28 ; 3.7,18 ; 4.4 ; 5.21) laisse entendre qu'il était beaucoup plus vieux qu'eux et qu'il a écrit 1 Jean vers la fin de sa vie. L'hérésie contre laquelle Jean s'est érigé (voir les remarques apparaissant sous

« L'occasion et le but de l'épître » plus loin) semble avoir été une forme naissante de gnosticisme, qui a commencé à se développer vers la fin du Ier siècle. De plus, le fait qu'on ne fasse aucune mention de la persécution sous l'empereur Domitien (vers 95) suggère que Jean a écrit l'épître à l'étude avant que cette persécution ne commence. Finalement, 1 Jean a probablement été écrit après l'Évangile selon Jean (voir Burdick, *The Letters of John*, p. 38-40, qui estime qu'au moins 80 p. cent des versets de 1 Jean reflètent des concepts qui se trouvent dans l'Évangile selon Jean [p. 40]). Étant donné que Jean a écrit son Évangile vers 80-90 (*John 1-11*, The MacArthur New Testament Commentary, p. 9), il est raisonnable de la dater entre 90 et 95.

L'occasion et le but de l'épître

Tel que mentionné précédemment, les Pères de l'Église (par exemple : Justin le martyr, Irénée, Clément d'Alexandrie, Eusèbe) ont indiqué que Jean se trouvait à Éphèse durant la rédaction de l'épître à l'étude, où le vieil apôtre veillait sur plusieurs Églises de la région avoisinante. Comme Paul l'avait prédit (Ac 20.29,30), de faux enseignants, influencés par les courants religieux et philosophiques de l'heure, étaient entrés en scène. Ces hérétiques pervertissaient les Églises par leur fausse doctrine. Leur enseignement hérétique représentait les prémices de l'hérésie virulente qui s'est fait connaître plus tard sous le nom de gnosticisme, qui s'est développé au cours du IIe siècle et qui menaçait dangereusement la vérité.

Le gnosticisme (du mot grec *gnôsis* [« connaissance »]) était un amalgame de divers systèmes de pensée païens, juifs et quasi-chrétiens. Influencé par la philosophie grecque (surtout celle de Platon), le gnosticisme enseignait que la matière était essentiellement mauvaise et que l'esprit était bon. Ce dualisme philosophique a conduit les faux enseignants que Jean a confrontés à accepter une certaine forme de la divinité de Christ, mais à nier son humanité. Selon eux, il ne pouvait pas avoir incarné un corps physique, étant donné que la matière était mauvaise. Le refus du gnosticisme de croire à l'incarnation a pris deux formes fondamentales. Certains, connus sous le nom de docétistes (du verbe grec *dokeô* [« sembler » ou « apparaître »], enseignaient